12 janvier

«Dommage que je ne sache pas écrire. Quand je pense à tout ce que j'ai vécu… Je ne me souviens même plus de ce qui m'empêchait de dormir, des nuits entières, il y a quelques années.

– Mais, mon oncle, tu te souviens encore d'une foule de choses, ai-je dit pour consoler oncle Salim.

– Non, mon ami, a-t-il répondu. De tout le paysage, je n'aperçois plus que les montagnes. Bientôt, seuls seront visibles les sommets, et l'ensemble disparaîtra dans le brouillard. Si j'avais appris à écrire, je pourrais non seulement contempler les montagnes, les champs et les vallées, mais distinguer aussi chaque épine de chaque rosier. Ah, les Chinois étaient vraiment des gens formidables!»

Je ne voyais pas le rapport entre les rosiers et les Chinois. Oncle Salim m'a expliqué: «Grâce à l'invention du papier, les Chinois ont mis l'écriture et la lecture à la portée de tous. Ils ont sorti l'écrit

des temples des érudits et des palais des empereurs et l'ont mis dans la rue. Ce sont des gens formidables. »

Dès mon retour de chez oncle Salim, j'ai décidé de tenir un journal. J'oublie tellement de choses. Je ne me souviens même plus du prénom de la mère de ma première amie, Samira. Ma cervelle est une vraie passoire.

J'écrirai chaque jour, promis !

21 janvier

Aujourd'hui, j'ai donné un coup de main à mon père à la boulangerie. Deux ouvriers étaient absents et il était seul pour pétrir la pâte, façonner les pains et surveiller la cuisson. Je me suis occupé de la caisse. En règle générale, les clients apportent leur sac à provisions. Quand ils l'oublient, on leur enveloppe le pain dans du papier journal. En début d'après-midi, j'étais tranquille. J'ai pris un journal et j'ai commencé à lire, sans me soucier des remontrances répétées de mon père, qui aurait voulu que je range les miches sur les rayons. Je suis habitué à ses jérémiades et je sais distinguer un avertissement à prendre au sérieux d'une simple rouspétance. J'ai donc continué ma lecture et je suis tombé sur un article parlant des journaux intimes.

« Un journal est comme un rétroviseur. » Cette phrase m'a donné à réfléchir. D'une certaine façon, elle confirme ce que m'a dit oncle Salim. À ma grande honte, j'ai constaté que je n'ai plus rien écrit depuis la première page. Dans l'article, qui est rédigé avec beaucoup d'humour, on dit aussi que très peu de journaux intimes sont vraiment sincères. La plupart sont mensongers, mais même dans ce cas, ils ressemblent à des miroirs : des miroirs déformants, comme à la foire. Je ne mens jamais sans raison. La plupart du temps, je mens parce que les adultes ne me comprennent pas.

J'ai quatorze ans, et je jure que je ne cesserai jamais d'écrire. J'ai trouvé une cachette sûre pour mon journal. Je défie quiconque de la découvrir. Je peux donc écrire tout ce que j'ai sur le cœur.

25 janvier

Je vais décrire rapidement le quartier de Damas où nous habitons. Depuis ma naissance, mes parents ont déménagé trois fois, et je ne me souviens plus très bien des maisons précédentes. Notre rue est étroite. Elle se situe dans la partie ouest de Damas. Pas très loin de chez nous, se trouve l'église Saint-Paul. Beaucoup de touristes

viennent la visiter, parce qu'elle est bâtie à l'endroit d'où s'est enfui saint Paul avant de gagner l'Europe.

Les maisons sont construites en torchis et abritent chacune plusieurs familles. La cour intérieure est la partie commune, c'est le lieu des rencontres et des disputes. Les adultes passent le plus clair de leur temps dans les cours intérieures, tandis que la rue est le domaine des enfants, des mendiants et des marchands ambulants. Les toits sont plats et presque tous à la même hauteur (toutes les maisons ont deux étages), ce qui permet de passer d'un toit à l'autre sans problème. Je me souviens d'un matin où nous prenions notre petit déjeuner sur la terrasse ; soudain, un jeune homme, grimpé sur le toit, nous appela. Il voulait savoir où se trouvait la porte d'entrée. Ma mère la lui montra. Il sauta sur la terrasse, puis se précipita dans l'escalier et sortit dans la ruelle. Au moment où ma mère descendait à la cuisine pour prendre la théière, deux policiers firent irruption.

« Tu n'aurais pas vu un jeune Palestinien ? demanda l'un d'eux.

– Un Palestinien ? Non ! Vous n'avez pas honte de rentrer comme ça dans les maisons ? Ici, il n'y a que des femmes et des enfants ! » s'écria-t-elle, furieuse.

Le policier s'excusa et s'éloigna avec son compagnon. Quant à ma mère, elle reprit son petit déjeuner interrompu comme si de rien n'était. Je n'en revenais pas.

Cet après-midi-là, je ne pus m'empêcher de lui poser la question qui me tracassait.

« Pourquoi as-tu menti ? demandai-je.

– Le jeune homme tremblait de peur. Il a une mère, lui aussi, et sa mère ne vous trahirait pas si vous étiez recherchés par la police !

– Comment peux-tu le savoir ? Est-ce que tu en es sûre ?

– Oui, j'en suis sûre : je suis mère. »

Elle sourit et m'embrassa sur le front.

10 février

J'ai trois amis : oncle Salim, qui a soixante-quinze ans, Mahmud, quinze ans, et Joseph qui a le même âge que moi. Oncle Salim, qui a été longtemps cocher, raconte merveilleusement des histoires de brigands, de princes et de fées. Il a connu des brigands célèbres, des rois et – pourquoi pas ? – des fées ! Oncle Salim, Mahmud et moi habitons la même maison ; Joseph habite juste en face.